

UNIVERSITY OF TORONTO

CINéDIT

J' ai lu avec intérêt la liste des 49 manifestations organisées à ce jour par CINÉDIT, en attendant la 50ème consacrée à Axel Corti. Cette lecture est riche d'enseignements, car dans les nombreux thèmes abordés par vous, par recoupements de pays, de genres ou d'auteurs, à travers également les hommages ou les rétrospectives que vous avez mis sur pied, nombreux sont les points de convergence avec le travail d'une revue comme les Cahiers du Cinéma. Si la nature de notre rapport avec le cinéma diffère (en gros : nous écrivons sur les films, vous programmez ou vous aidez à leur diffusion), nous nous rejoignons sur l'essentiel : l'envie de découvrir de nouveaux horizons cinématographiques, de provoquer des rencontres entre des films et un public, le plaisir de faire jouer l'un contre l'autre tel bout d'histoire du cinéma -au passé ou au présent- avec un autre, pour en faire naître un troisième qui ne serait ni l'un ni l'autre, mais la fusion des deux. En ces temps maussades de discours sur le «déclin du cinéma», votre pratique et vos initiatives me paraissent salutaires, car elles relèvent d'un esprit de «pionniers» (vous avez aidé à ce qu'on découvre Ruiz, Dindo, Moretti, Schroeter, Cissé, Xie Jin, bientôt Corti et d'autres), ou plus exactement, d'une envie d'arpenter le cinéma de long en large, du Centre vers les Marges (et inversement) afin de prouver à tous les pessimistes qu'il est un Art Vivant.

Bonne continuation et amitiés,

Serge Toubiana ■ Rédacteur en chef Cahiers du Cinéma

CINÉDIT aura bientôt le plaisir de vous annoncer sa cinquantième manifestation.

L'heure n'est ni aux bilans, ni aux bougies, mais cet anniversaire nous offre cependant l'occasion de jeter un regard en arrière, de mesurer le chemin parcouru, d'apprécier cette trajectoire qui fonde et concrétise notre démarche : nous vous en proposons un rapide survol, un voyage en cinquante étapes à travers le Cinéma Inédit, tel que nous vous l'avons présenté depuis octobre 1979.

A l'origine, un désir : celui de montrer à un public qui, bien que trop restreint, n'en est pas moins présent (et demandeur !) une série de films qui ne peuvent en aucun cas être amortis dans le circuit «normal» de distribution (objectif toujours périlleux dès qu'il s'agit d'un certain type de cinéma, qui répond avant tout à des critères qualitatifs et esthétiques), parce que trop «difficiles», trop «particuliers», trop «pointus».

Ainsi est née l'idée de les présenter de manière ponctuelle et événementielle, en les encadrant de diverses manifestations annexes et en leur assurant un entourage médiatique très important.

Ce sont ces deux éléments qui différencient la démarche de celle d'un ciné-club ordinaire.

Au fil des années, **CINÉDIT** s'est donc défini comme un «super ciné-club», qui viendrait suppléer à la distribution et en même temps «préparerait le terrain» à une distribution future en contribuant à ce qu'un certain type de cinéma bénéficie d'une connaissance plus large et plus approfondie.

Les films présentés sont inédits, qu'il s'agisse de premiers films, de films dits «pointus» ou «difficiles», de films ayant été primés dans divers festivals et n'ayant que fort peu de chances d'entamer une carrière commerciale malgré leur évidente qualité...

Les programmes **CINÉDIT** sont élaborés autour d'un auteur, d'une thématique, d'un pays... la grande souplesse de la formule permet d'aménager un encadrement original, de saisir l'une ou l'autre opportunité de l'actualité, de fonctionner en synergie avec d'autres manifestations, qu'il s'agisse de musique, de peinture, d'architecture, de théâtre, ou de quelque autre facette de la vie sociale ou culturelle, en y apportant l'éclairage ou le pen-

dant cinématographique, de mélanger les publics (public attiré par le thème, public attiré par le cinéma) et de les faire se rencontrer, d'accueillir réalisateurs, acteurs, producteurs... de manière chaleureuse et personnalisée.

Le seul et unique critère de choix qui préside à la programmation est d'ordre purement cinématographique. En deçà d'un éclectisme manifeste dans les genres, se marque une fidélité à un certain regard sur le cinéma comme art, comme langage, comme écriture, de même que se précise, par rapport au cinéma, une attente, voire une exigence persistante que nous pourrions résumer ainsi : qu'au-delà d'une forme artistique, il ouvre sur des facettes différentes et diverses du monde et qu'il nous en propose une lecture.

Deux principaux types de programmation se dégagent.

La focalisation sur un cinéaste, sur son œuvre, sur son univers, peut être approchée par le biais de la «Carte blanche à...» (outre les siens, le cinéaste invité présente lui-même une sélection de films qu'il a choisis).

Le cycle «Cinéma d'ailleurs» propose une ouverture sur des cultures et sur des civilisations d'ailleurs, tout en respectant rigoureusement les principes de base. Aussi, le propos tenu est cinématographique avant d'être touristique, ethnologique, sociologique ou exotique.

Les manifestations qui encadrent les projections répondent, elles aussi, à ce souci d'exigence esthétique et de rigueur qualitative. Loin de la traditionnelle formule du débat post-projection, il s'agit dans la plupart des cas d'une rencontre plus informelle au cours de laquelle le réalisateur expose sa démarche, son objectif et la manière dont il en a mené la concrétisation cinématographique. Cet échange permet une approche plus approfondie du film, de l'œuvre et de la personnalité du cinéaste.

Parfois, le désir et l'opportunité de pousser plus loin la démarche d'analyse et de réflexion se conjuguent et président à l'organisation d'un séminaire ou d'un colloque. Ainsi, Syberberg s'est imposé comme monument cinématographique et ses films ont fourni un thème de réflexion fondamental pour ce XXème siècle... il était intéressant également de cerner, in vivo, ce qui fonde et traverse une œuvre en train de se constituer, telle celle de Wenders.

Les synergies avec d'autres événements culturels sont privilégiées... **CINÉDIT** coïncide avec la présentation d'une exposition d'architecture (Mallet-Stevens) ou de photographie (Raymond Depardon), avec la sortie d'un livre consacré à un auteur (Jean Eustache) ou à l'un ou l'autre aspect du cinéma... et complète ainsi l'approche du sujet ou de la thématique en y ajoutant l'angle cinématographique. Lorsqu'elles revêtent une certaine ampleur, ces manifestations sont par ailleurs accompagnées de la publication d'une revue ou de l'édition d'une plaquette.

Huit années, cinquante **CINÉDIT**, dont le succès s'est imposé d'emblée, et n'a jamais cessé de croître. Que l'on se souvienne des séances supplémentaires organisées à la hâte en raison de l'affluence inespérée aux projections de «Edvard Munch - La danse de la vie», de la chaleureuse originalité de la Carte blanche à Paul Vecchiali, de la réflexion fiévreuse autour de Syberberg, du magnétisme de Herzog, du public aussi nombreux que curieux venant découvrir les films «Made in Japan», les Nuits de Chine, le cinéma indien, cubain, latino-américain, la dernière vague française ou les politiques-fictions polonaises, de l'ambiance particulière qui a entouré, une semaine durant, les projections des onze volets de «Heimat», pour lesquelles les spectateurs se retrouvaient d'épisode en épisode, de salle en salle... Parfois même, le succès de **CINÉDIT** a eu comme répercussion la sortie de l'un ou l'autre film en salle (comme ce fut le cas pour Vecchiali par exemple).

Ces 50 manifestations **CINÉDIT** ont été organisées avec l'aide du Ministère de la Communauté française et de la Commission française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles.

Elles ont bénéficié de collaborations occasionnelles (ambassades, organismes concernés par le thème, le film ou l'auteur...), de complicités plus permanentes (avec le Goethe Institut notamment), et de l'aimable accueil de lieux divers choisis pour leur disponibilité ou pour leur indication toute particulière pour telle ou telle manifestation.

Dorénavant, **CINÉDIT** et manifestations annexes seront centralisés et se dérouleront soit à l'Arenberg-Galleries, soit à l'Actor's Studio, selon l'ampleur et le potentiel de public qui seront les leurs.

En effet, de même que Cinélibre a décidé, en octobre 1979, de pallier à une certaine carence de la distribution en créant une nouvelle association nommée **CINÉDIT**, de même se sont constituées, à partir de Cinélibre, d'autres sociétés chargées de la programmation, de la gestion et de l'exploitation de salles propres.

C'est donc dans ces salles nouvelles et différentes que se dérouleront dorénavant les manifestations **CINÉDIT**, renforçant ainsi l'image de qualité qui a toujours entouré les films dont Cinélibre assure la distribution.

Quant à la programmation future, elle est, plus que jamais, choisie, diversifiée,... et ouverte :

«Vienne pour Mémoire» (la trilogie d'Axel Corti), une rétrospective Jean Eustache (dans le cadre de la publication, aux Cahiers du Cinéma, d'un ouvrage qui lui est consacré), la troisième édition de la décentralisation du festival de Biarritz, Made in Japan 2, Nuits de Chine 2 (films de Chine, de Taïwan et de Hong-Kong), une intégrale Tati... et bien d'autres choses encore, que nous vous invitons à découvrir et à apprécier sans tarder...

Car, pour ceux qui s'en souviennent :

**«IL EST URGENT DE VOIR MAINTENANT
LE CINEMA D'AUJOURD'HUI».**

- **Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère** / RENE ALLIO - France - 1976
- **A propos de Pierre Rivière** / PASCAL KANE - France - 1976
- **Rude journée pour la Reine** / RENE ALLIO - France/Suisse - 1973

En présence de René Allio et de Mony Elkaïm (psychiatre).

Dans un village normand, Pierre Rivière, un paysan de 20 ans, assassina froidement, le 2 juin 1835, sa mère, sa sœur et son frère. De ce fait-divers à la fois banal et atroce, René Allio, cinéaste français connu pour des films ambitieux, originaux ou intéressants, a tiré, voici deux ans, un film «provocant» écarté à ce jour des écrans belges.

Provocant, le film l'est d'abord par la préoccupation de révéler le comportement d'un jeune parricide sous un jour «objectif» qui cache mal une secrète approbation et connivence. Si l'on en croit les aveux du héros, celui-ci aurait tué sa mère pour soulager son père, qu'il adorait et que cette femme persécutait ; son frère et sa sœur parce qu'ils prenaient résolument le parti de la mère. Un assassin aimant et, de son propre aveu, croyant, mais énigmatique, dont son entourage se plaît à dénoncer la conduite passablement extravagante, la tendance à l'isolement et à la sauvagerie et les accès de cruauté envers certains animaux : voilà assurément un «portrait» qui sent le soufre... Précisons que René Allio et trois autres scénaristes se sont inspirés, pour l'élaborer, d'un ouvrage collectif présenté par Michel Foucault.

Cependant, on peut dire que, jusqu'à un certain point, cette volonté de provocation s'étend au style même du film.

Quelles que soient les réserves qu'appelle *Moi, Pierre Rivière...*, c'est un film intelligent et intéressant qui tranche sur la médiocrité de la production française courante.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Une image sobre, un son off (qui empêche la trop commode assimilation du spectateur avec Rivière), un sens aigu des gestes significatifs mais qui ne schématisent point, valorisent trois éléments dynamiques : le travail quotidien dans les campagnes françaises ; le fait divers auquel les gazettes réduisent un drame aussi atroce (alors que, s'il eût été commis par un aristocrate ou un grand bourgeois, il aurait défrayé les manchettes et les salons parisiens) ; la passion tragique qui établit, entre les croyances de Rivière et la juridiction sociale, une distance irréversible.

Car Rivière, cul terreux victime des castes privilégiées, est tout autant programmé que les magistrats et les médecins qui l'entourent. Tous, à leur façon, se mettent en scène. Ils obéissent à des rituels : ils observent un code (qui est celui de la sauvegarde de l'ordre) ; ils cèdent à des expressions de roman populaire ; ils sont en quelque sorte vécus par un extérieur oppressif. L'acte monstrueux de Pierre Rivière reçoit donc, grâce à son texte, un accent ultra moderne, une lisibilité qui sera celle de l'œuvre constituée, et qu'il s'agit d'arracher au naufrage du temps.

Toutes ces démarches, complexes et simultanées, dites et suggérées, ainsi que les stratégies contraignantes du père et de la mère, reçoivent, grâce au second déchiffrement de René Allio, une saisissante clarté. Certes, le film n'est pas facile, mais il est essentiel. Il véhicule un message qui peut intéresser (doit intéresser) n'importe quel individu. Et cela parce que la société, qui risque à tout moment de le marginaliser, de le mettre en accusation (autour de nous, abondent les exemples !) pousse chacun à devoir s'exprimer, c'est-à-dire à se mettre en scène.

Le film de René Allio est une «discussion d'images». Il invite constamment le spectateur-voyeur à de féconds retournements sur lui-même, à une interrogation sur la cause d'un meurtre, sa fonction dans une société qui prétend nier sa terrible subversion, déjouer ses effets culpabilisants. C'est qu'il nous propose une dramaturgie serrée, une scénographie austère qui concède tout à l'intelligence, à la recherche (jamais achevée) de la vérité et rien à la sentimentalité mystificatrice.

Le Soir ■ Michel Grodent

Spécial ■ G.V.



MOI PIERRE RIVIERE AYANT EGORGE MA MERE, MA SOEUR ET MON FRERE

RUDE JOURNEE POUR LA REINE

■ Edvard Munch, la danse de la vie / PETER WATKINS - Norvège/Suède - 1976

En collaboration avec Jeunesse et Arts Plastiques.

Jamais on n'avait raconté Edvard Munch, peintre existentiel s'il en fut, comme le fait l'étonnant film de Pierre Watkins. C'est que le cinéaste anglais calque sa manière de faire sur les procédés que Munch lui-même a utilisés pour extirper l'angoisse qui lime les êtres et la faire affleurer à la surface de la toile. Watkins cherche, d'abord, à définir les racines du «mal», à expliquer cette espèce de folie qui exorcise les forces malfaisantes du puritanisme.

Inutile de dire que l'oeil de la caméra, à l'instar de l'œuvre hallucinée du peintre, n'est jamais naturaliste. Le naturalisme, à l'époque, dans les cénacles littéraires et artistiques, n'a pas droit de cité. Le mot clef, c'est l'émotion, l'expression inconditionnelle de la souffrance, le rendu des conflits profonds qui torturent. Les moyens ? La couleur qui flamboie, la ligne qui se crispe et se tord en méandres, la forme qui se noie, éclate, se libère.

Une caméra extrêmement mobile brasse les événements, les fragmente tels qu'ils sont vécus dans le souvenir et revivent dans l'œuvre. Les plans rapprochés, courts, s'emploient à restituer un climat d'angoisse -la fameuse névrose scandinave. De même que les éclairages tiennent compte des contingences climatiques (brume, pénombre, froid) et renvoient aux couleurs étranges du peintre.

On n'assiste pas à la genèse d'une œuvre, on y participe de plain-pied. C'est un modèle de film «sur l'art», le contraire de tout ce qu'on a fait jusqu'à présent.

Le Soir ■ Danièle Gillemont

Tout l'intérêt de ce film de trois heures est dans le point de vue. Peter Watkins, fidèle à l'optique du documentariste, plus exactement à l'approche directe de la réalité, s'efforce de restituer, non seulement le désarroi d'un des créateurs de l'expressionnisme, mais l'état de la société au tournant du siècle.

Tout le film baigne en des tons sourds, crépusculaires, presque bitumeux, qui furent ceux de Munch à ses débuts. On croirait circuler dans un schéol où s'abolissent les perspectives historique et visuelle. Sur ce plan, Watkins emprunte la démarche du chercheur scientifique. Seulement, il la jumelle au point de vue du créateur qui incarne les fait, leur donne chair et sang. L'usage abondant, parfois même excessif, des extraits du Journal intime de Munch (dont on attend avec impatience la publication), n'est pas un ajout destiné à enrichir l'image. En réalité, le commentaire off commande la structure des séquences.

La création même de certaines œuvres capitales est suggérée avec une puissance singulière.

La tentative de Peter Watkins demeure unique en son genre. Aussi doit-elle être jugée sans hâte, avec la prudence que dicte une vision neuve sur les réalités subjective et sociale de l'artiste.

Spécial ■ G.V.

Sur le plan de construction, le film est remarquable. Il nous propose une biographie du peintre dans le contexte social et politique de son époque qui, pour être partiellement arbitraire -il ne saurait en être autrement-, n'en procède pas moins d'une démarche créatrice extrêmement intelligente. Watkins suit un ordre chronologique très strict, mais à l'intérieur même de cette chronologie il introduit des distorsions sous forme de digressions dans le passé, d'images-souvenirs, d'images-fantasmes qui ne sont pas à proprement parler des retours en arrière, mais s'efforcent de briser la structure temporelle (un peu comme Munch lui-même détruit la perspective dans ses peintures). Bref, le cinéaste tente d'entrer dans l'imaginaire même du peintre selon une démarche qui présente un certain mimétisme par rapport aux extraits du «Journal» de Munch. Le cinéma traduit donc plastiquement les obsessions de l'artiste norvégien, notamment en ce qui concerne la maladie et la mort qui n'ont cessé d'accompagner son enfance. Mis en scène avec un recours abondant aux plans rapprochés, «Edvard Munch, la Danse de la Vie», se caractérise par des images qui, elles-mêmes, concurrencent l'univers pictural. Des images où le réalisme se dilue dans un climat quasi onirique, où les êtres et les lieux font figure de signes. Tout cela est extrêmement attachant.

La Cité ■ Jean Leirens

Cela nous vaut un des films les plus remarquables qu'on ait jamais consacré à la peinture, à la vie et à l'œuvre d'un peintre exceptionnel. Cela sans doute parce que Watkins s'est totalement identifié à l'artiste exceptionnel dont il comprend profondément l'angoisse.

Le Drapeau Rouge ■ Pierre Joie



EDVARD MUNCH, LA DANSE DE LA VIE

3**DECEMBRE 1979**

- **Alyam Alyam / AHMED EL MAANOUNI - Maroc - 1978**

En présence de Ahmed El Maanouni.

4**DECEMBRE 1979**

- **Roberte / PIERRE ZUCCA - France - 1977**

Dans le cadre d'une exposition de dessins de Pierre Klossowski à la Librairie Macondo.

5**FEVRIER 1980**

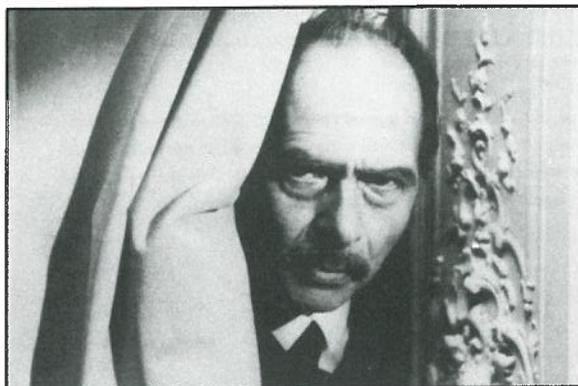
- **Jane bleibt Jane / WALTER BOCHMAYER/ROLF BÜHRMANN - RFA - 1977**
- **Flammende Herzen / WALTER BOCHMAYER/ROLF BÜHRMANN - RFA - 1978**
- **Madame X, une souveraine absolue / ULRIKE OTTINGER - RFA - 1977**
- **Bildnis einer trinkerin / ULRIKE OTTINGER - RFA - 1979**

En présence de Ulrike Ottinger, en collaboration avec le Goethe Institut.

Ne prenant pas parti, les deux auteurs, Walter Bockmayer et Rolf Bührmann, se contentent de montrer, mais à travers ce constat ils percent à jour l'hypocrisie de la société vis-à-vis des vieillards et également l'hypocrisie des vieillards eux-mêmes qui refusent de vieillir et de regarder la mort en face. On sent les réalisateurs pleins d'une tendresse affectueuse pour leur héroïne qui, à force de vivre d'illusions, verra son rêve devenir peut-être réalité, qui tentera par tous les moyens de faire aboutir ce rêve.

Les auteurs n'ont pas bénéficié d'immenses moyens pour faire ce film et la technique s'en ressent. Mais R.W. Fassbinder qui l'estime «l'un des plus beaux, des plus importants nouveaux films allemands» n'y voit pas là un défaut : «Cette pauvreté reconnue, cette absence de l'habile tricherie habituelle, cette absence de ce faux (et provisoire) dépassement des limites de la mise en scène créent une richesse rare dans le cinéma allemand. Une richesse qui peut aider à formuler sous forme de peine ce que l'on a souffert et à libérer les esprits».

La Cité



ROBERTE

COEURS EN FLAMMES

ALLER JAMAIS RETOUR

6 MARS 1980 MANOËL DE OLIVEIRA

- Aniki Bobo / Portugal - 1942
- La chasse / Portugal - 1963
- Un amour de perdition / Portugal - 1978

En présence de Paolo Branco, producteur.

Amour de Perdition

(Mémoires d'une Famille)

Situation certes mélodramatique, mais que Manuel de Oliveira a traitée avec austérité, rigueur et mesure. Pourtant, de par sa conception même, à cent pour cent littéraire, l'entreprise relève de la gageure. Il faut savoir, en effet, qu'à un paragraphe près, le film restitue l'intégralité de l'œuvre originale. C'est dire à quel point la parole y est fondamentale. Tantôt elle coïncide avec la voix d'un récitant et tantôt avec les propos des personnages. D'une part, cédant à une méthode à la fois «objective» et analytique, le cinéaste entend nous renseigner sur ce qui se passe dans le cœur et la tête de ses héros ; d'autre part, misant sur la «subjectivité» des dialogues, il abandonne aux personnages le soin de parler d'eux-mêmes et de s'extérioriser.

Un Amour de Perdition dégage, dans ses meilleures scènes, une émotion très pure liée, paradoxalement, à une forme «abstraite» qui empêche le film de verser dans la sentimentalité et le préserve, en même temps, de tout intellectualisme : cette adaptation fidèle est aussi un spectacle «rétro» au sens positif du terme.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Le film qui s'inspire du célèbre roman de Camilo Castelo Branco (XIX^e siècle), livre écrit en quinze jours, derrière les barreaux, a été décrit comme la plus belle histoire d'amour jamais portée à l'écran : «Manoel de Oliveira recrée l'approximation la plus étonnante, la plus impressionnante qui se puisse concevoir d'une époque et d'une sensibilité».

Le Drapeau Rouge

7 AVRIL 1980 JOHAN VAN DER KEUKEN

- De meester en de reus / Hollande - 1980

En présence de Johan Van Der Keuken



ANIKI BOBO

LE MAITRE ET LE GEANT

- Marie pour mémoire / France - 1967
- La concentration / France - 1968
- La cicatrice intérieure / France - 1970
- Le bleu des origines / France - 1978

L'œuvre cinématographique de Philippe Garrel, poétique par excellence, rejetant de plus en plus toutes les techniques industrielles et tous les signes du cinéma-conteur (films le plus souvent en noir et blanc, parfois muets, tournés même sans éclairages et «à la main»), bénéficiant toujours d'une distribution prestigieuse (Laurent Terzieff, Bulle Ogier, Jean Seberg, Tina Aumont, Jean-Pierre Léaud, Pierre Clémenti...), cette œuvre, malgré son évidente difficulté d'appréhension, n'est pas de celles que l'on écarte d'un mouvement d'épaules. Mais comme elle est, par contre, de celles dont on parle beaucoup sans en avoir vu grand-chose, c'est une très heureuse initiative que vient d'avoir l'a.s.b.l. Cinédit de présenter quatre films significatifs de Philippe Garrel.

«Chaque film de Philippe Garrel, écrivait Noël Simsolo, remet en question l'idée que l'on s'est fait de la cinématographie». Avec Marcel Hanoun, mais dans une voie toute différente, il est sans doute le seul cinéaste français à vraiment rompre avec le cinéma traditionnel, qu'il soit d'auteur ou commercial. A ne pas manquer.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

- Jubilee / Grande-Bretagne - 1977
- The tempest / Grande-Bretagne - 1979

- La vengeance d'un acteur / KON ICHIKAWA - Japon - 1963
- La femme insecte / SHÔHEI IMAMURA - Japon - 1964

Le réalisateur japonais doit à son réalisme de nous avoir épargné tout misérabilisme. Sa mise en scène n'est jamais descriptive. Elle suggère plus qu'elle ne montre, tant par ses cadrages attentifs à nous dérober une partie de la réalité, que par ses clairs-obscurs liés à une enveloppante photographie en noir et blanc ; ou encore par un procédé qui consiste à immobiliser l'image et les personnages chaque fois que va se produire un saut dans le temps (le film est construit comme une chronique débutant en 1918 et s'achevant en 1960).

Parti pris esthétique ou ruse habile pour circonvenir une censure certainement moins accommodante que de nos jours ? Il faudrait voir d'autres films de ce cinéaste pour en décider. Quoi qu'il en soit, l'érotisme pour Imamura, est, avant tout, une façon d'atteindre, par un biais, un aspect de la réalité japonaise. Ce que dépeint ce cinéaste ici, c'est le drame d'une femme représentée comme une victime, entre des milliers d'autres, de la pauvreté et de la misère paysannes.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis



JUBILEE

LA FEMME INSECTE

- Le chant des enfants morts - Kindertotenlieder / Autriche - 1975
- En étranger je suis venu / Autriche - 1978

Avec l'aide de l'Ambassade d'Autriche.

En Etranger je suis venu...

Ni biographie anecdotique, ni véracité documentaire, mais une récréation hardie et symbolique. Ce qui frappe tout d'abord dans ce film musical, c'est son langage visuel, et même pictural. Sans doute y trouve-t-on, de loin en loin, des paroles, un commentaire parlé, plus rarement des dialogues. Tantôt c'est un témoignage admiratif sur l'œuvre, la vie, l'homme ; tantôt des propos du musicien lui-même et qui le définissent, révélant sa solitude, son tourment, sa certitude d'être un pur artiste. Mais enfin, pour l'essentiel, ce film autrichien est un film d'images et de musique. Son langage confine à l'indicible. Ce qu'il dit, c'est ce qu'il nous donne à voir et ce qu'il nous fait entendre (c'est-à-dire de la beauté). Langage étroitement lié à une technique de surimpression assez subtile.

Ce qui sauve le film et le rend attachant, c'est son langage plastique, sans cesse soulevé par le langage musical qu'il étoffe et prolonge et avec lequel il forme un exubérant contrepoint. «De la même manière que plusieurs sons superposés forment un accord, plusieurs images superposées les unes aux autres forment un accord visuel», nous dit le réalisateur. Quoi qu'il en soit, cette symphonie du «blanc» épouse et accuse le mouvement, le lyrisme et la beauté plaintive de la musique de Schubert. Oeuvre lyrique et onirique, grave jusque dans son esthétisme baroque et ses sarcasmes : telle cette opérette qui vulgarise (au sens propre et figuré) la musique de Schubert en la transformant en un produit «viennois» d'exportation...

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Parmi les tentatives de trouver des correspondances visuelles à la musique, où d'évoquer les grandes figures de la musique par le film, celle du jeune cinéaste autrichien Titus Leber est certainement l'une des plus personnelles et des plus valables. Leber est manifestement musicien. Il sait de quoi et comment la musique est faite. Et sa démarche consiste à utiliser des procédés directement issus de la musique : mélodies de couleurs, ou de visages, ou de paysages, accords ou contrepoints d'images superposées, rythmes articulés par le montage.

Le Soir ■ Jacques Mairel

- Césaire / France - 1978
- Les mains négatives / France - 1979
- Aurélia Steiner Melbourne / France - 1979
- Aurélia Steiner Vancouver / France - 1979
- Nathalie Granger / France - 1972

Oeuvres exigeantes, difficiles, dans leur volonté de poursuivre opiniâtrement, et sans faiblir, une recherche de rapports nouveaux entre le langage des images et le langage des mots. Grâce aux circuits dits «parallèles», il nous est donné de voir quatre courts-métrages inédits de cet auteur. Quatre films très différents qu'unit une même préoccupation de prouver l'autonomie de la bande-image et de la bande-son. En dépit d'une telle discordance, aucune recherche d'absurdité ou de dérision dans cet art à la fois her-

métique et attirant où l'image, volontiers silencieuse, dévoile le monde, dans son objectivité apparente, tandis que la parole se fait magique, incantatoire, pour dire la solitude, le vide, l'absence, l'oubli, la mort, la douleur, le désir... Marguerite Duras serait-elle le dernier écrivain lyrique d'un siècle fermé au lyrisme ? Sans doute nous rebiffons-nous parfois devant cette forme nouvelle et hautaine de cinéma, trop ouvertement satisfaite de tourner le dos à ce qu'il ne peut entrer de positif et de fort dans la tradition. Lan-

gage irrationnel, obsessionnel, fondé sur la répétition moins des choses que des thèmes, que des mots, que des sons... Mais on ne saurait nier la fascination et l'emprise qu'exercent ces images, qui font naître l'irréel de la réalité, et ces paroles surgies du plus lointain et du plus inconnu de nous-mêmes. Elles s'impriment sur notre regard, sur notre ouïe, sur notre esprit.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis



LE CHANT DES ENFANTS MORTS

NATHALIE GRANGER

- Stratagème / BRIGITTE DELPECH - France - 1980
- Stridura / ANGE LECCIA - France - 1980
- New Old / PIERRE CLEMENTI - France - 1979

En présence de Pierre Clémenti.

- La colonie pénitentiaire / 1970
- Colloque de chiens / France - 1977
- De grands événements pour gens ordinaires / France - 1979
- Petit manuel de l'Histoire de France / France - 1979
- Le borgne / France - 1980
- Le jeu de l'oie / France - 1980

En collaboration avec l'INSAS et l'Atelier des Arts.



Raoul Ruiz

par Raphaël Bassan

RAÚL RUIZ

- Ludwig, Requiem pour un roi vierge / 1972
- Theodor Hiernes ou le cuisinier de Ludwig / 1972
- Karl May ou A la recherche du paradis perdu / 1974
- Winifred Wagner et l'histoire de la maison Wahnfried / 1975
- Hitler, un film d'Allemagne / 1978

En présence de Hans Jurgen Syberberg, de Serge Daney (critique), de Jean-Marie Piemme (dramaturge), de Jean Florence (psychanalyste). En collaboration avec le Goethe Institut. Le séminaire a fait l'objet d'une publication éditée par la Revue Belge du Cinéma.

Hitler, un film d'Allemagne, c'est le titre que Hans Jürgen Syberberg a donné à cet extraordinaire film réalisé en 1977.

Construit sur deux thèmes parallèles : Hitler-fascisme, hier et aujourd'hui, il nous présente constamment une double image et un double son. Le passé dans l'historique et la documentation avec ses musiques, ses discours et ses clameurs de foule. Le présent dans l'analyse et les réquisitoires.

Une subtile recherche à saisir une certaine séduction de cette histoire apocalyptique; à comprendre la fascination qui avait ensorcelé les foules, à approcher le personnage par son côté commun : Hitler enfant, victime gagnante d'un père très sévère, Hitler vu par son valet de chambre avec ses manies et ses habitudes, Hitler qui répond à qui ose lui reprocher de siffler faux : «Ce n'est pas moi qui siffle faux, c'est le compositeur qui s'est trompé». Mais au delà des anecdotes, Syberberg cherche impitoyablement, mais avec un immense sens de l'esthétique, à nous mettre devant nos responsabilités -«Que serait Hitler sans nous ?»- à guider vos choix pour demain, s'il en est encore temps.

Le nazisme n'est pas mort, il est plus vivant que jamais sous les formes les plus subtiles, dans les Etats les plus démocratiques. Syberberg nous lance un cri, un cri primal depuis les racines de l'histoire, un cri d'alarme pour mémoires courtes, pour que demain ne soit pas comme hier.

Sept heures, c'est beaucoup pour un film, mais c'est peu pour apprendre la leçon de l'histoire.

Ce n'est pas plus un reportage ou un film de montage (encore qu'il ne dédaigne pas l'insertion de journaux filmés et de documents d'archives) qu'un film de fiction, au sens courant. Cette fresque inclut moins une Histoire du III^e Reich ou une analyse de ses constituantes et de ses mécanismes, qu'elle ne propose une réflexion morale, philosophique et métaphysique sur l'enfer des dictatures en général, sur l'hitlérisme en particulier.

C'est, par-delà un pamphlet politique, une œuvre symbolique et «mythique» où le Führer nous est présenté comme l'ante-Christ, un «troisième Faust», comme on l'a dit, et le nazisme comme une «danse de mort», système démoniaque qui non seulement a avili l'Allemagne, mais a anéanti l'Occident et «a plongé l'Est et l'Ouest dans le matérialisme».

On voudra bien noter que cette dénonciation vise, par-delà le national-socialisme, toutes les dictatures, où qu'elles soient, à droite comme à gauche, à Berlin comme à Moscou. Syberberg s'en prend notamment à cette sorte de génocide culturel que constituent l'altération des œuvres d'art et la persécution des créateurs.

Ce film tend à un «art total» qui sollicite simultanément l'œil et l'ouïe, relève tour à tour du langage littéraire, théâtral, pictural, sonore, musical.

S'il arrive à l'auteur d'en appeler à l'abstraction du discours, c'est, le plus souvent, pour la dépasser et échapper à une entreprise de démonstration théorique. En vérité, tout ici - sons, paroles, images, couleurs, musiques...- concourt à l'élaboration d'une œuvre irrationnelle aussi attentive à suggérer l'horreur du nazisme qu'à en dégager l'absurdité et la dérision.

Foncièrement «romantique», placé sous le signe de la musique de Tristan, Hitler, un Film d'Allemagne vise, fût-ce par le biais du sarcasme et de l'humour noir, à secouer, alerter et émouvoir en s'adressant à l'âme non moins qu'au sens critique. Une œuvre «musicale» et une œuvre d'art d'une puissance de conception et d'exécution parfois saisissante.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Sept heures de séance, quatre parties dont les thèmes se recourent à partir de leitmotifs visuels, sonores, musicaux, l'application au cinéma de la dramaturgie wagnérienne, bref un style baroque qui est aussi celui de «Winifried Wagner» font d'Hitler une œuvre monumentale qui ne se préoccupe ni de réalisme ni de psychologie, mélange les tons et les approches de la caméra pour faire éclater l'image d'Hitler «terrible écharde plantée dans la conscience collective d'un peuple».

«Je n'ai pas fait un film historique sur Hitler et je refuse toujours d'organiser un film psychologique. J'ai mis en scène un psychodrame...». «Pour éviter un 'recommencement', il vaut mieux savoir comment c'est arrivé, comment le 'rêve allemand' a porté Hitler au pouvoir (...).» Ce dernier film de la trilogie allemande exprime ce qui reste dans la conscience collective et qu'il faut extirper : l'attente et la peur de ce que les psychanalistes appellent «le travail de deuil».

Le Soir ■ Danielle Gillemont



LUDWIG, REQUIEM POUR UN ROI VIERGE

PIOTR SZULKIN

- La fille et le diable / 1976
- Les yeux charmeurs / 1977
- Copyright / 1977
- Femmes au travail / 1978
- Golem / 1979

KRZYSZTOF KIESLOWSKI

- Refrain / 1972
- La cicatrice / 1976
- Du point de vue du portier de nuit / 1978

MAREK PIWOWSKI

- Au feu, au feu ! Enfin il se passe quelque chose / 1967
- Psychodrame / 1970
- La croisière / 1970

JANUSZ KIJOWSKI

- Kung Fu / 1979

En présence des réalisateurs Piotr Szulkin, Marek Piowski et Janusz Kijowski. Avec l'aide de Film Polski et du Consulat de Pologne à Bruxelles. En collaboration avec le Plan K.

Kung Fu, qui raconte comment un ingénieur honnête jusqu'au fanatisme est licencié pour ne pas avoir accepté les combines courantes, constitue un document politique remarquable car on y trouve des exemples typiques de tout ce qui a été dénoncé à juste titre en Pologne ces derniers mois : la corruption et les passe-droits, les abus de pouvoir, la brutalité d'une milice prompte à tabasser ceux qui contestent ses privilèges...

Le Drapeau Rouge ■ Pierre Joie



GOLEM

- Peintres naïfs en Suisse orientale / Suisse - 1972
- Des Suisses dans la guerre d'Espagne / Suisse - 1973
- Max Frisch, Journal I - III / Suisse - 1981
- L'exécution du traître à la patrie Ernst S. / Suisse - 1975
- Hans Staub, reporter-photographe / Suisse - 1977

En présence de Richard Dindo. Avec l'aide de Pro Helvetia et de l'Ambassade de Suisse à Bruxelles.

Le propos frôlait la gageure : sans recourir à la fiction, faire revivre un mort dont le nom avait, en quelque sorte, valeur de symbole. Il restait heureusement des témoins. Se conformant aux habitudes et à la technique du «cinéma direct», le réalisateur est allé interroger les anciennes connaissances d'Ernst S : sa famille, ses amis, mais aussi ceux qui ont pris part à son procès ou ont assisté à son exécution. Témoignages que sont venus compléter des documents (photos fixes et actualités filmées appartenant à l'époque décrite).

Le meilleur du film, nous le verrons dans la spontanéité et la sincérité de certains témoignages. L'émotion qui embue un regard ou fait trembler une voix en dit infiniment plus long sur les verdicts absurdes et féroces de la justice humaine que 100 minutes de propagande gauchiste.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

L'exécution du traître à la patrie Ernst S. (1975) est également un réquisitoire.

Richard Dindo fait le procès du fascisme latent d'une bourgeoisie attachée à la défense de ses intérêts. Il le fait par petites touches en donnant la parole à la famille du fusillé, aux gens qui l'ont connu ou qui ont eu à faire à son procès et à son exécution, interrogeant aussi bien les proches d'Ernst S. que celles des personnalités officielles qui ont accepté de répondre à ses questions. Tout cela avec, pour arrière-plan, une image lucide de cette Suisse alémanique sage et prudente, repliée dans la quiétude de ses vertes prairies et de ses petites villes endormies.

Le Drapeau Rouge ■ Pierre Joie

- Immacolata et Concetta / PISCICELLI - 1978
- Les occasions de Rosa / PISCICELLI - 1981
- Effetto Olmi / BRENTA - 1981
- Con il cuore fermo Sicilia / VERMISAT-BRENTA
- Maledetti vi amero / GIORDANA - 1979
- La caduta degli angeli ribelli / GIORDANA - 1981
- Ecce Bombo / NANNI MORETTI - 1978
- Sogni d'Oro / NANNI MORETTI - 1981

En collaboration avec Belfagor et l'Institut Italien de Culture. Avec l'aide du Consulat d'Italie et du Coasit.



L'EXECUTION DU TRAITRE A LA PATRIE ERNEST S.

ECCE BOMBO

- Neurasia / RFA - 1969
- Eika Katappa / RFA - 1969
- Der Tod der Maria Malibran / RFA - 1971
- Der Schwarze Engel / RFA/Mexique - 1974
- Goldflöckchen / RFA/France - 1976
- Il regno di Napoli / Italie - 1978
- Weisse Reise / France/Suisse - 1980
- Die Generalprobe / RFA - 1980
- Palermo oder Wolfsburg / RFA/Italie - 1981

En présence de Gérard Courant, auteur d'un ouvrage sur Werner Schroeter édité par le Goethe Institut et la Cinémathèque Française. En collaboration avec le Goethe Institut.

- Pee-Mak, chaumière de mort / DOO-YOUNG LEE - Corée du Sud - 1980
- Shura / TOSHIO MATSUMOTO - Japon - 1970

En collaboration avec la Maison des Jeunes 1917 et Pey Mey Diffusion

«Pee-Mak» est avant tout un poème de sang et de volupté où la sensualité et la cruauté s'expriment dans une imagerie et une mise en scène admirables. Le thème fantastique n'est pas pour Doo-Yong Lee prétexte à un décrochage quelconque de la réalité. Au contraire, son récit qui est un petit miracle d'intelligibilité (l'histoire serait presque compréhensible sans les sous-titres) se caractérise par son fort enracinement populaire. Nature rime ici avec culture, car si le cadre rural et le décor naturel jouent un rôle important, les figurants du film ont une fonction de chœur populaire. Ce qui donne même par moment au film un accent véritablement tragique. De toute évidence, le cinéaste connaît le théâtre grec et l'œuvre shakespearienne. Sa mise en scène est extrêmement fascinante, à la fois élaborée et discrète. Les mouvements de la caméra conspirent à nous plonger dans un climat onirique. Et les interprètes, tous les interprètes sont remarquables. Oui, «Pee-Mak» est une révélation.

La Cité ■ Jean Leirens

Un récit abracadabrant mais poétique, servi par des images d'une beauté parfois saisissante et par une mise en scène rappelant certaines œuvres du cinéma japonais. Un poème exacerbé sur la communication entre morts et vivants, qui mérite l'attention des cinéphiles, peu servis, déplorons-le, en matière de cinéma originaire d'Asie.

La Libre Belgique ■ Francis Matthijs



FLOCONS D'OR

SHURA

- Confessions d'un cinéaste / VINCENT TOLEDANO - France - 1981
- Cinématons / GERARD COURANT - France - 1978/1982
- Cœur bleu / GERARD COURANT - France - 1980
- Un steak trop cuit / LUC MOULLET - France - 1961
- La première brasse / LUC MOULLET - France - 1981
- Foire du Trône / TEO HERNANDEZ - France - 1981
- Souvenirs - Bourges / TEO HERNANDEZ - France - 1981
- L'heure exquise / RENE ALLIO - France - 1981

En présence de Teo Hernandez, Gérard Courant, Vincent Toledano.

L'Heure exquise

L'Heure exquise, c'est d'abord un album de famille. A l'enchevêtrement des témoignages parlés (dont le plus important est évidemment le monologue intérieur dit par R. Allio lui-même), se superposent, de loin en loin, des photos fixes : des plans rapprochés et éloignés de visages dont certains sont très beaux et fort émouvants.

Ce n'est pas une œuvre profonde cependant et l'on se rend à regretter parfois qu'elle demeure à mi-chemin de l'objectivité documentaire et de la subjectivité créatrice. Ce n'en est pas moins une évocation sensible, délicate et tendre, qui offre le charme un peu mélancolique d'une confidence chuchotée. La voix (au sens propre comme au sens figuré) de l'auteur offre ce tremblement, cette qualité d'émotion particulière qui ne trompe pas sur la sincérité de celui qui parle.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

- Destin providentiel / JOSEPH YACOE - USA - 1979
- Territoire occupé / CANDACE RECKINGER - USA - 1979
- Langage criminel / AMNON BUCHBINDER et JOHN OWEN - USA - 1979
- The Mediterranean / YAN NASCIBENE - USA - 1982

En présence de Yan Nascimbene et de Dominique Théron.



L'HEURE EXQUISE

THE MEDITERRANEAN

- Alsino y El condor / MIGUEL LITTIN - Mex/Costa Rica/Cuba/Nicaragua - 1982
- El hombre cuando es hombre / VALERIA SARMIENTO - Costa Rica/RFA - 1982
- Tiempo de revancha / ADOLFO ARISTARAIN - Argentine - 1982
- La Boda / THAELMAN URGELLES - Venezuela - 1982
- Yamar Fiesta / LUIS FIGUEROA - Perou - 1982
- O sonho nao acabou / SERGIO REZENDE - Brésil - 1982
- Misterio / MARCELA FERNANDEZ VIOLANTE - Mexique - 1982

Une décentralisation du Festival du Film ibérique et latino-américain de Biarritz.

En présence de Antonietta Colon (actrice), Valeria Sarmiento (réalisatrice), Luis Figueroa (réalisateur) et de Guy Braucourt, critique et délégué général du Festival de Biarritz.

- Points sensibles / PIOTR ANDREJEW - Pologne - 1981
- La guerre des mondes / PIOTR SZULKIN - Pologne - 1981

En présence de Piotr Szulkin et de Piotr Andrejew.

Si le thème des deux films se rejoint, leur ton est différent. Alors qu'Andrejew est doux-amer et ménage des moments de fantaisie et d'humour, Szulkin est de bout à bout amer et corrosif.

Une question vient évidemment à l'esprit : quand ces films ont-ils été réalisés et sont-ils projetés en Pologne ? L'un comme l'autre ont été tournés l'an dernier, pendant la période d'ouverture qui suivit les accords de Gdansk. Et s'ils n'ont pas été projetés, jusqu'ici tout au moins, dans le circuit de distribution normal, ils l'ont été et continuent à l'être dans les nombreux ciné-clubs du pays.

Le Drapeau Rouge ■ Pierre Joie



O SONHO NAO ACABOU

LA GUERRE DES MONDES

PAUL VECCHIALI

- Les roses de la vie / France - 1962
- Le récit de Rebecca / France - 1963
- Les ruses du diable / France - 1965
- Les premières vacances / France - 1969
- L'étrangleur / France - 1972
- Jonquilles / France - 1972
- Femmes Femmes / France - 1974
- Maladie / France - 1977
- Change pas de main / France - 1975
- La machine / France - 1977
- Corps à cœur / France - 1979
- C'est la vie / France - 1981
- Masculin - Singulier / France - 1982
- La vie d'Albert Camus
- Shock corridor / SAMUEL FULLER - USA - 1963
- L'impossible Monsieur Bébé / HOWARD HAWKS - USA - 1937
- Lola / JACQUES DEMY - France - 1960
- L'étrange Monsieur Victor / JEAN GREMILLON - France - 1938
- Le reptile / J. MANKIEWICZ - USA - 1970
- Innocenti / LUCINO VISCONTI - Italie - 1976

En présence de Paul Vecchiali.

Oeuvre intégrale de Paul Vecchiali et films choisis et présentés par lui chaque soir.

Nul n'est prophète en son pays, Paul Vecchiali est un cinéaste plus connu en Italie qu'en France. Auteur de *L'Etrangleur*, de *Femmes/Femmes*, de *C'est la vie*, etc..., il est en marge des grands circuits de distribution tout en rêvant tout haut à Hollywood et Cinecittà. Il peut passer d'un plaidoyer contre la peine de mort au genre quasi-porno (*Change pas de main*), mais il est surtout le cinéaste de la femme mûre, celle qui rêvait d'être star et dont le songe s'est brisé sur le miroir du quotidien.

Le Soir ■ Luc Honorez

Cruel, ironique et tendre à la fois, ce petit film en noir et blanc déconcerte d'abord et puis séduit. Un peu ridicule d'abord, ces deux pitoyables héroïnes deviennent en effet poignantes au fur et à mesure que nous percevons le désespoir que camouflent mal leurs simagrées.

Un film qui méritait d'être enfin présenté au public.

Le Drapeau Rouge ■ Pierre Joie

Une œuvre bien caractéristique de sa manière par un mélange concerté de réalisme et d'irréalisme, d'humour et de drame, de tendresse diffuse et d'ironie caustique.

Le domaine favori de cet auteur, on le sait, ce sont les sentiments et, de préférence, les sentiments blessés, ici nuancés de dépit, à cause d'un homme que les deux héroïnes ont aimé et dont les bizarreries, les fantasmes ont contribué à leur rapprochement. Petit monde fermé balançant entre la gaieté et la mélancolie, la retenue et l'impudeur, le rire et les larmes. Confidences feutrées, parfois très franches et très crues d'amies qui ne font pas toujours la distinction entre le «quotidien» et l'imaginaire, la scène et la vie.

Nous retrouvons Hélène Surgère, vedette de *Corps à Cœur* et d'autres films de Vecchiali. La comédienne a ici pour partenaire Sonia Saviange. Elles sont excellentes de bout en bout : à la fois simples, sensibles et expressives. Leur présence, comme leur jeu, contribuent pour beaucoup au climat doux-amer d'une œuvre assez personnelle malgré tout.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Par leur indifférence aux critères «commerciaux», ces films avaient été écartés à ce jour des circuits belges de distribution.

Les cinéphiles apprendront avec plaisir que, dès ce jeudi, et pendant une semaine, l'œuvre intégrale de Paul Vecchiali sera projetée à Bruxelles. S'y ajouteront six films dus à des cinéastes de réputation internationale ; ils ont été choisis par Paul Vecchiali qui les présentera lui-même au public.

La Libre Belgique



FEMMES FEMMES

- San Clemente / RAYMOND DEPARDON - 1982
- Lettre d'amour en Somalie / FREDERIC MITTERAND - 1981
- Douce enquête sur la violence / GERARD GUERIN - 1982
- Nous étions tous des noms d'arbres / ARMAND GATTI - 1982
- La peur / ROBERT KRAMER - 1982
- A toute allure / ROBERT KRAMER - 1982
- Le vent souffle où il veut / MARCEL HANOUN - 1976
- La nuit claire / MARCEL HANOUN - 1978
- Le temps met fin aux hautes pyramides / MARCEL HANOUN - 1979
- Futur antérieur / MARCEL HANOUN - 1979

*En présence de Robert Kramer, Armand Gatti, Gérard Guérin, Marcel Hanoun.
En collaboration avec «Cinéma en marge, cinéma en marche».*

- House (Bait) / Israël - 1980
- Wadi (La Vallée) / Israël - 1980
- Journal de campagne / Israël - 1982

En présence d'Amos Gitai.



LA NUIT CLAIRE

JOURNAL DE CAMPAGNE

PATRICK BOKANOWSKI

- L'ange / France - 1982

PHILIPPE GARREL

- Athanor / France - 1971
- Les hautes solitudes / France - 1974
- Un ange passe / France - 1975
- Le berceau de cristal / France - 1975
- L'enfant secret / France - 1982

BORIS LEHMAN - NADINE WANDEL

- Couple, Regards, Positions / Belgique - 1982

EDMOND BERNHARD

- Lumière des hommes / Belgique - 1954
- Waterloo / Belgique - 1957
- Belœil / Belgique - 1958
- Dimanche / Belgique - 1962
- Echecs / Belgique - 1972

En présence de Patrick Bokanowski, Boris Lehman, Nadine Wandel, Edmond Bernhard.

Cinéma poétique qui subvertit les codes narratifs de l'expression cinématographique traditionnelle et requiert du spectateur une démarche d'accueil fondée sur une «autre lecture» du film.

La démarche de Garrel a toujours été très intellectualisante, mais ici, la sensibilité et la tendresse sont au rendez-vous avec des personnages à la fois instables et fragiles (surtout elle).

La poésie de «L'Enfant secret» est le fruit d'une mise en scène très intimiste, fortement centrée sur les deux personnages (au point d'accuser parfois l'irréalité du monde extérieur) et d'un faisceau d'images en noir et blanc de Pascal Laperrousaz où les contre-jours -personnages sur fond de lumière ou se détachent sur la blancheur de l'image- sont utilisés avec un sens magique des contrastes.

Déconcertant, certes, le film ne laisse pas d'être fascinant ne serait-ce que par la manière insistante avec laquelle il parvient à creuser un vide, une béance à partir même de la proximité des personnages. Cinéma de l'exil intérieur et de l'aliénation...

La Cité ■ Jean Leirens



L'ANGE

- Agätha et les lectures illimitées / France - 1981
- L'homme atlantique / France - 1981
- Dialogue de Rome / Italie - 1982

Complétés par :

- Duras filme / JEAN MASCOLO et JEROME BEAUJOUR - 1981
- Chant II, Chant III, Chant IV / JEAN-PAUL DUPUIS

*En présence de Dominique Noguez, Carlos d'Alessio, Jean Mascolo, Jérôme Beaujour, Jean-Paul Dupuis.
Dans le cadre d'une exposition à la Maison de la Bellone et d'un Colloque International à Liège et Bruxelles.*

L'œuvre existe. Il s'en dégage à mesure une force de fascination née d'une communication souterraine entre une parole incantatoire et des images linéaires, intensément dépouillées, dont les changements de climat sont liés à des modifications d'éclairages et de couleurs.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

- Les derniers passementiers / YVES YERSIN - 1973
- Inventaire lausannois / YVES YERSIN - 1981
- Lettre à Freddy Buache / JEAN-LUC GODARD - 1981
- Allegro / VERONIQUE GOEL - 1979
- Un autre été / VERONIQUE GOEL - 1981
- Soliloque 2, la barbarie / VERONIQUE GOEL - 1983
- Histoire de la nuit / CLEMENS KLOPFENSTEIN - 1979
- Transes / CLEMENS KLOPFENSTEIN - 1982
- Robert Walser / KLAUS SCHOENHER - 1981

*En présence de Véronique Goël et de Clemens Klopfenstein.
En collaboration avec Fonctions Cinéma et Pro Helvetia.*



AGATHA ET LES LECTURES ILLIMITEES

avec notamment une rétrospective Forcier

- Bar salon / ANDRE FORCIER - 1974
- Night cap / ANDRE FORCIER - 1974
- L'eau chaude, l'eau frette / ANDRE FORCIER - 1976
- Chroniques labradoriennes / ANDRE FORCIER - 1976
- Au clair de la lune / ANDRE FORCIER - 1983
- Le petit pays / BERNARD LANGLOIS - 1980
- Journal inachevé / MARILU MALLET - 1982
- L'affaire Coffin / JEAN-CLAUDE LABRECQUE - 1979
- La turlute des années dures / RICHARD BOUTER et PASCAL GELINAS - 1983
- 24 heures ou plus / GILLES GROULX - 1972
- Première question sur le bonheur / GILLES GROULX - 1981
- La Chronique des indiens du Nord-Est du Québec / ARTHUR LAMOTHE
Innu Asi / 1979
 - Campement d'hiver où est tendu le filet / 1979
 - L'homme de la Toundra / 1979
 - Ethnocide délibéré / 1979
- Chronique de la vie quotidienne / JACQUES LEDUC - 1978

En présence d'André Forcier et d'André Paquet.

En collaboration avec l'Office National du Film du Canada, la Délégation du Québec à Paris et à Bruxelles, Cinéma Libre à Montréal.



L'EAU CHAUDE, L'EAU FRETTE

AU CLAIR DE LA LUNE

- Jun / YOKOYAMA - 1978
- Le carnaval de la nuit / YAMAMOTO - 1978
- Kaseki / KOBAYASHI - 1974
- Keiko / CLAUDE GAGNON - 1978
- Minamata / TSUCHIMOTO - 1975
- Le chemin lointain / HIDARI - 1976
- C'est dur d'être un homme / YAMADA
- Contes de la lune vague après la pluie / MIZOGUCHI - 1953
- Woman / TAKABAYASHI - 1979
- La vengeance est à moi / IMAMURA - 1979
- Appassionata / KUMASHIRO - 1983
- Le meurtrier de la jeunesse / HASEGAWA - 1976
- Third ville de septembre / HIGASHI - 1978
- Chikuzan, le baladin aveugle / SHINDO - 1977

Avec la Ballade de Narayama de IMAMURA en avant-première.

En présence de Claude Gagnon et de Max Tessier (critique et spécialiste du cinéma japonais).

Aujourd'hui encore, le cinéma japonais reste peu et souvent mal connu en Occident. A l'exception de quelques grands noms dont la réputation a pu franchir le temps et l'espace, la plupart des metteurs en scène nippons sont toujours des fantômes un peu pâles, énigmatiques mais surtout lointains. Pourtant, sous la surface de l'iceberg demeure un continent multiple dont la découverte, même limitée à un compte-gouttes fonctionnant par à-coups, révèle des trésors authentiques et passionnants.

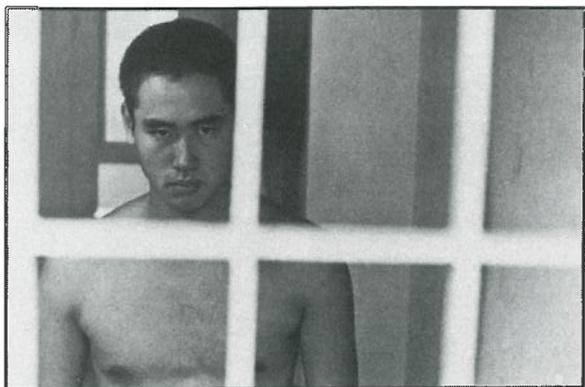
Ainsi l'ensemble de manifestations japonaises largement ouvertes au cinéma qui vont se dérouler dans le mois qui vient, tombent-elles remarquablement à point. Côté contemporain, la programmation de Cinédit permettra d'ébaucher un panorama des dernières années avec des films de cinéastes confirmés (Shindo, Kobayashi) mais surtout de noms moins connus chez nous (Takabayashi, Kumashiro, Yamamoto), en passant par un nécessaire hommage à Shohei Imamura, présent avec trois films admirables (dont sa Palme d'Or cannoise «La Ballade de Narayama»). La plupart de ces films n'ont jamais été projetés en Belgique.

... On pourra voir «C'est dur d'être un homme», exemple d'une série unique de trente films (!) consacrés au héros comique Tora-San, immensément populaire au Japon. Là, dans ce cocktail habile d'humour assez gros et de larmes irrésistibles, on peut apercevoir la partie immergée de l'iceberg, le fantôme d'une production commerciale et dominante que le Japon n'a jamais exportée.

Louis Danvers

Cette rétrospective bienvenue propose une quinzaine de longs métrages, pour la plupart inédits en Belgique : c'est une mosaïque offrant un aperçu de la richesse d'inspiration et de la variété de talents du cinéma japonais. Les cinéphiles découvriront ainsi les tendances qui l'animent : esthétisme décadent, témoignage social et documentaire, professions de foi pessimistes, violentes ou nihilisme.

La Libre Belgique ■ Francis Matthijs



LE MEURTRIER DE LA JEUNESSE

THIRD VILLE DE SEPTEMBRE

dans le cadre de la section tremplin du Festival du Cinéma de Bruxelles

- Les trois couronnes du matelot / RAOUL RUIZ - 1983
- Faux fuyants / ALAIN BERGALA et JEAN-PIERRE LIMOSIN - 1983
- Liberté la nuit / PHILIPPE GARREL - 1983
- Le grain de sable / POMME MEFFRE - 1982
- L'homme au chapeau de soie / MAUD LINDER - 1983 /
- Le destin de Juliette / ALINE ISSERMAN - 1983
- Les folles années du twist / MAHMOUD ZEMMOURI - Algérie - 1983

En présence de Alain Bergala, Jean-Pierre Limosin, Philippe Garrel, Christine Boisson, Pomme Meffre, Maud Linder, Aline Isserman, Mahmoud Zemmouri.

- Maria Danneels ou la vie dont nous rêvons / ROBBE DE HERT - Belgique - 1982
- De tijd / JOHAN VAN DER KEUKEN - Hollande - 1983
- Het verdraagde vertrek / FRANS VAN DE STAAK - Hollande - 1983

En présence de Robbe de Hert, Johan Van Der Keuken et Frans van de Staak.



FAUX FUYANTS

LIBERTE LA NUIT

LE DESTIN DE JULIETTE

MARIA DANNEELS OU LA VIE DONT NOUS RÊVONS

- Caméra d'Afrique / FERID BOUGHEDIR - Tunisie - 1983
- Finye (Le vent) / SOULEYMANE CISSE - Mali - 1982
- Wend Kuûni, le don de Dieu / GASTON J.M. KABORE - Haute Volta - 1982
- Cry Freedom / OLA BALOGUN - Nigeria - 1981
- Ceddo / OUSMANE SEMBENE - Sénégal - 1977
- Pousse-pousse / DANIEL KAMWA - Cameroun - 1976
- Naïtou / MOUSSA KEMOKO DIAKITI - Guinée-Conakry - 1982
- Burning an illusion / MENELIK SHABBAZ - Barbades - 1983
- Nelesita / RUY DUARTI - Angola - 1982
- Djeli / KRAMO-LANCIE FADIKA - Côte d'Ivoire - 1980
- L'exilé / OUMAROU GANDA - Niger - 1980
- La circoncision / MOUSSA YORO BATHILY - Sénégal - 1978
- Le certificat d'Indigence / MOUSSA YORO BATHILY - Sénégal - 1982

*En présence de Férid Boughedir, Souleymane Cissé, Gaston J.M. Kaboré, Ola Balogun.
Avec un Colloque sous la présidence d'Edgard Pisani.
Sous le patronage de la Commission des Communautés Européennes.*

Cinélibre organise une semaine de cinéma africain qui devrait permettre au spectateur belge de se faire une plus juste idée de l'Afrique et de ses productions culturelles. Trop souvent l'image que nous avons, à travers les actualités télévisées, de ce qu'il est convenu d'appeler le «Sud», se révèle négative, désespérante et réductrice : celle de masses indifférenciées, muettes et pitoyables. Caméra d'Afrique ambitionne de nous transmettre un autre regard, un autre message, de peuple à peuple. Un autre langage aussi, celui que peut favoriser l'échange culturel. Peu à peu, le cinéma africain dont les réalisateurs ont été formés dans les écoles occidentales ou soviétiques conquiert son indépendance à la fois thématique et logistique.

Le Soir

Caméras d'Afrique

Les circuits conventionnels de distribution nous privent presque totalement de contacts avec les cinémas extra-européens ou non-américains. L'Afrique, par exemple, est toujours absente de nos écrans au moment même où ses cinéastes provoquent sur place un éveil de plus en plus important aux images animées. Pour certains pays africains, le cinéma conserve toujours la force d'une expression, d'une communication extrêmement privilégiés entre les gens. Nés de l'indépendance, les cinémas d'Afrique sont le plus souvent l'expression de leur culture d'origine, une forme d'art et de représentation qui est aussi et avant tout une manière de témoignage. Organisée par Cinélibre sous le patronage de la Commission des Communautés Européennes, «Caméras d'Afrique» permettra la découverte de treize films fort intéressants mais aussi la rencontre avec certains cinéastes africains parmi les plus importants (Cisse, Kaboré, Sembene, Boughedir et Balogun). Pour tous ceux qui ne limitent pas leur champ de vision aux frontières frileuses de l'Occident, voilà l'occasion rêvée d'un contact avec

les images d'un continent moins connu qu'on peut le croire parfois. Dans le rythme et la beauté de ces images, dans ce qu'elles racontent aussi, se situent quelques vérités sans doute bonnes à goûter.

Le Vif

L'éveil des cinémas africains demeure une réalité méconnue, sinon ignorée ; les films qui témoignent d'un tel renouveau ont été écartés à ce jour, pour la plupart, du marché européen. De là l'importance, pour promouvoir le cinéma d'Afrique, des manifestations parallèles.

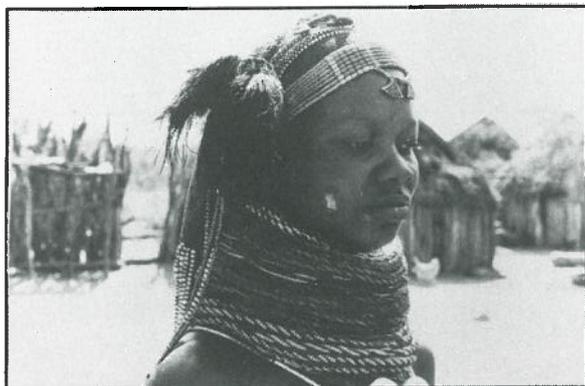
En dépit d'une situation inhérente à l'ensemble des Etats africains, chaque cinéma a sa spécificité propre. C'est ainsi que le Sénégal s'est imposé comme le pays le plus important, par la qualité et la quantité des films produits. Impossible de dissocier les développements du cinéma sénégalais d'une personnalité majeure : celle du réalisateur Ousmane Sembène qui s'est affirmé autant par la valeur «contestataire» de certains films («La Noire de...», «Le Mandat») que par ses exigences, ses refus, ses prises de position énergiques : attitude qui a exercé une influence prépondérante sur l'inspiration et l'orientation de la production cinématographique nationale.

Quant au cinéma de Côte d'Ivoire, il a commencé de s'affirmer à la fin des années soixante ; il faut saluer l'apparition de talents jeunes : en particulier, ceux de Jean-Louis Koula et de Fadika Kramo-Lanciné dont le film «Djeli, conte d'aujourd'hui» (1981), dirigé contre l'esprit de caste africain, est généralement tenu pour le chef-d'œuvre du cinéma ivoirien.

A Souleymane Cissé, un disciple de Ousmane Sembène, on doit, entre autres réalisations, «Le Vent» (1982) où, pour la première fois dans l'histoire des cinémas africains, le pouvoir aurait été remis en question.

Le cinéma de Haute-Volta peut être considéré comme une sorte de «phare». L'un des dix pays les plus pauvres du monde, la Haute-Volta est, en effet, au niveau cinématographique, un pays riche qui a eu l'audace de nationaliser son cinéma. Plus cependant que par une production inégale et assez clairsemée, c'est par son rayonnement culturel que cet Etat s'est imposé ; et principalement par son festival annuel situé dans la capitale, Ouagadougou.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis



FINYE (LE VENT)

NELESITA

CEDDO

- Tudo bem (Tout va bien) / ARNALDO JABOR - 1977
- A lira do delirio (Le lyre du délire) / WALTER LIMA JUNIOR - 1978
- République des assassins / MIGUEL FANAS - 1979
- Sao Paulo société anonyme / LUIS SERGIO PERSON - 1965
- Doramundo / JOAO BATISTA DE ANDRADE - 1978
- O homem que virou suco / JOAO BATISTA DE ANDRADE - 1980
- A queda (La chute) / RUY GUERRA, NELSON XAVIER - 1978

*En présence de Joao Batista de Andrade et de Jean-Claude Bernardet, critique et historien du cinéma brésilien.
En collaboration avec le S.E.U.L. Avec l'aide de l'Ambassade du Brésil.*

- Ferdinand le Radical / ALEXANDRE KLUGE - 1976
- La force des sentiments / ALEXANDRE KLUGE - 1983
- Hurrycan / WERNER NEKES - 1980
- Ulüesses / WERNER NEKES - 1982
- Dorian Gray / ULRIKE OTTINGER - 1984
- Tag der Idioten / WERNER SCHROETER - 1981

En présence de Ulrike Ottinger et de Werner Nekes. En collaboration avec le Goethe Institut.



LA LYRE DU DELIRE

O HOMEM QUE VIROU SUCO

ULÛSSES

Une semaine de cinéma mexicain : quelques classiques et quelques modernes

- Maria Candelaria / EMILIO FERNANDEZ - 1945
- Enamorada / EMILIO FERNANDEZ - 1947
- Salon Mexico / EMILIO FERNANDEZ - 1948
- El aniversario del Fallecimiento de la Suegra de Enhart / Les Frères ALVA - 1913
- La Banda del automovil gris / ENRIQUE ROSAS et JOAQUIN COSS - 1919
- Maria Sabina mujer espiritu / NICOLAS ECHEVARRIA - 1979
- Ethnocide / PAUL LEDUC - 1976
- El lugar sin limites / ARTURO RIPSTEIN
- Canoa / FELIPE CAZALS - 1975

Avec l'aide de l'ambassade du Mexique. En collaboration avec le Botanique.

Mélodrames ruisselant de bons sentiments, parfois teintés de misérabilisme (comme dans «Salon Mexico» où nous voyons l'héroïne devenir entraîneuse pour subvenir aux besoins de sa jeune sœur pensionnaire dans une école riche...). De cette période, «Maria Candelaria» (1945) est sans doute le chef-d'œuvre par la beauté de la réalisation et la sincérité frémissante des interprètes.

Quoi qu'il en soit, nous applaudissons l'initiative qui nous vaut une rétrospective qui va nous permettre d'approfondir et de nuancer notre connaissance d'un cinéma que nous avons trop tendance à réduire aux films de Bunuel.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Dès le générique on a compris : la machine mélodramatique se met en marche, elle ne s'arrêtera plus jusqu'au mot fin, fournissant son comptant de fleur bleue, de sacrifice, de bonté sirupeuse et de méchanceté démoniaque, Salon Mexico date de 1948 et, bien que non sous-titré, ce film mexicain est immédiatement compréhensible, tant les images angéliques ou lacrymales sont «parlantes».

Le Soir ■ Michel Grodent



SALON MEXICO

- Les anges du boulevard / YUAN MURHI - 1937
- San Mao le petit vagabond / ZHAO MING et YAN GONG - 1949
- Corbeaux et moineaux / ZHENG JUNLI - 1949
- La légende de Lu Ban le charpentier / SUN YU - 1958
- La boutique de la famille Lin / SHUI HUA - 1959
- La basketteuse n°5 / XIE JIN - 1957
- Le détachement féminin rouge / XIE JIN - 1960
- Sœurs de scène / XIE JIN - 1964
- Le gardien de chevaux / XIE JIN - 1982
- Reconnaissance / XIE TIELI, CHEN HUAIAI et BA HONG - 1981
- Le tireur de pousse-pousse / LING ZIFENG - 1982
- Les voisins / ZHENG DONGTIAN et XU GUMING - 1982

En collaboration avec

l'Ambassade de la République Populaire de Chine à Bruxelles et le Botanique.

Il est intéressant, a priori, de pouvoir juger d'une évolution inscrite dans un espace de trente-cinq ans et accomplie par un cinéma révélé dans les festivals internationaux et diffusé actuellement sur plusieurs chaînes télévisées, mais qui n'a toujours pas trouvé le chemin d'une exploitation commerciale régulière.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

Jusqu'il y a peu nous ne savions quasi rien de la production cinématographique de la République populaire de Chine. Si les films n'ont pas encore trouvé le chemin des salles d'exploitation commerciale, ils sont actuellement diffusés à la télévision et ont leur place dans la plupart des festivals internationaux. L'idée d'ailleurs, en Chine même, que l'on puisse montrer les films actuels et que la production ancienne puisse intéresser le reste du monde, cette idée même a demandé du temps à gagner les officiels chinois.

Aujourd'hui, le cinéma chinois revient de très loin ; coupé de tout, du cinéma mondial, de ses images, il regagne du terrain et commence timidement à paraître dans des festivals internationaux.

Le Soir

De Chine Populaire, rien ou presque ne nous est parvenu, à l'exception de l'une ou l'autre présentation festivalière parfois relayée par la télévision. L'initiative prise par Cinédit et le Botanique en cette fin d'année doit par conséquent être estimée à sa juste valeur, celle d'un pari sur la découverte. Douze films, c'est à la fois peu et beaucoup quand on réalise le désert qui s'offre jusqu'à présent à nos yeux gourmands, curieux de tout et farouchement débridés. Douze films ou douze petits coups de canif sur la surface consternante de notre ignorance, douze chances aussi de rencontrer le désir cinéma tel qu'il s'exprime dans les studios de Shanghai ou de Pékin. Passionnante par la qualité générale de ses choix, cette rétrospective illustre également l'ouverture qu'avaient pu remarquer les observateurs attentifs depuis quelques années. Pour la première fois sans doute, les autorités chinoises semblent désireuses d'ouvrir les images de leur cinéma national (certaines d'entre elles, au moins) et d'en permettre la diffusion en Occident. «Les Anges du Boulevard», réalisé par Yuan Mu Zhi en 1937, prend la forme d'une plongée dramatique dans les bas-fonds de Shanghai. Mêlant constat social et mélodrame, moments comiques et images sombres, le film témoigne d'un art influencé par d'autres cinémas (l'hollywoodien autant que le soviétique), dessinant sa propre originalité au-delà et par le

moyen des emprunts divers faits à la tradition. «Corbeaux et moineaux», filmé par Zheng Junli douze ans plus tard, nous ramène aux quartiers miséreux de Shanghai, mais l'accent se trouve cette fois directement placé sur les dimensions politiques de la situation, montrant comment l'arrivée du communisme pourra mettre fin aux abus des exploités et du Kuomintang... Le néo-réalisme rejoint et nourrit l'idéologie, fournissant une leçon que ne sauront oublier aucun des cinéastes officiels chinois. L'omniprésence des militaires et de la rhétorique (fluctuante) du Parti, le recours au ballet traditionnel «refondu», la nécessité d'être «positif» et l'exigence d'un rapport «utile» à la réalité seront décelables dans les autres films au programme, jusqu'aux plus récents qui datent à peine de l'année dernière. Outre ces constantes inévitables dans une production qui fait l'objet d'un contrôle assez strict, on remarquera les grandes qualités expressives d'un cinéma volontiers poétique, mélodramatique et attachant. Xie Jin, réalisateur exemplaire ayant toujours réussi à ne pas être un véritable «officiel» sans entrer pour autant en dissidence, marque le sommet de cet art. Ses quatre films programmés à Bruxelles constitueront sans nul doute le sommet de la rétrospective.

Louis Danvers

Sœurs de scène (1964) fut l'une des cibles préférées des gardes rouges. Au-delà des facilités propres au manichéisme, il y a place pour un authentique cinéma de l'émotion. Filmés de main de maître, les visages des acteurs en appellent sans arrêt à la responsabilité du spectateur qui ne peut pas se dérober et s'identifie immédiatement aux personnages. Tout cela au demeurant très américain : ce n'est pas le moindre paradoxe de ce film. D'autres œuvres de Xie Jin font l'objet d'une projection où l'on verra également Les Anges du boulevard, une incursion dans les bas-fonds de Shanghai qui date de 1937 et San Mao le petit vagabond, un classique du néo-réalisme chinois, bête noire des gardes rouges, récemment montré à la télévision. De quoi mesurer la vitalité d'un cinéma que la propagande n'a pas tué.

Le Soir ■ Michel Grodent



LES ANGES DU BOULEVARD

SOEURS DE SCENE

Dans le cadre du Festival du Cinéma de Bruxelles, section Tremplin

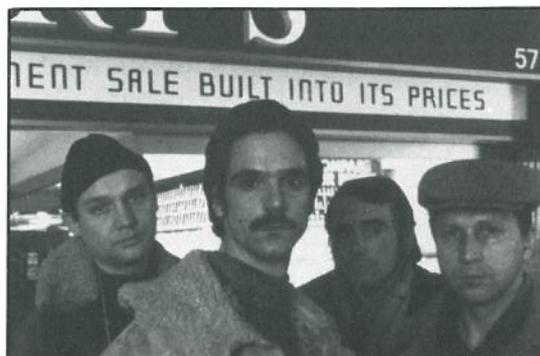
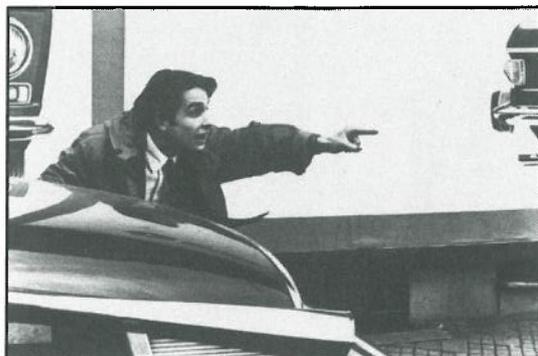
- Les innocents charmeurs / Pologne - 1961
- Rysopis - Signes particuliers, néant / Pologne - 1964
- Walkover / Pologne - 1965
- Bariera / Pologne - 1966
- Le départ / Belgique - 1967
- Deep end / Grande-Bretagne/RFA - 1970
- King Queen Knave / RFA - 1972
- The shout (Le cri) / Grande-Bretagne - 1978
- Moonlighting / Grande-Bretagne - 1982
- Success is the best revenge (Le succès à tout prix) / France/Grande-Bretagne - 1984

En collaboration avec Visions, le mensuel belge d'actualités cinématographiques.

En fait, il n'a jamais été meilleur que lorsqu'il a su établir l'équilibre entre ses ambitions esthétiques, son goût pour les labyrinthes, les jeux de miroirs et la nécessité de se faire comprendre d'un public qui ne détient pas les clés de son univers personnel. Tour à tour Deep End, Le Cri du sorcier et Moonlighting ont démontré l'infinie capacité d'un chercheur d'absolu à faire surgir l'insolite du quotidien, au détour d'une image un peu plus folle, un peu plus aigüé que les autres. Deep End, où la tragique éducation sentimentale d'un jeune garçon de bain éperdument épris d'une rouquine allécheuse, voilà un chef d'œuvre de romantisme grinçant, aux frontières de la névrose.

Le Cri du sorcier est d'un niveau plus faible, parce que Skolimowski verse dans l'artifice facile. Moonlighting se veut «le sourire d'auto-défense d'un homme blessé» : Skolimowski y réussit l'exploit de faire voir l'Occident à travers les yeux de quatre ouvriers polonais, chargés de construire une maison à Londres, tout en permettant au spectateur occidental d'explorer ironiquement la mentalité de l'homme de l'Est.

Le Soir ■ Michel Grodent



LE DEPART

TRAVAIL AU NOIR

LE SUCCÈS A TOUT PRIX

LE SUCCÈS A TOUT PRIX

- Same player shoots again / RFA - 1967/68
- Alabama : 2000 lights years / RFA - 1968/69
- 3 amerikanische LP's / RFA - 1969
- Summer in the city / RFA - 1970/71
- L'angoisse du gardien de but au moment du penalty / RFA - 1971/72
- La lettre écarlate / RFA - 1972/73
- Alice dans les villes / RFA - 1973/74
- Faux mouvement / RFA - 1974/75
- Au fil du temps / RFA - 1976
- L'ami américain / RFA - 1977
- Nick's movie / RFA - 1979/80
- Hammet / USA - 1979/80
- L'état des choses / RFA - 1981
- Quand je m'éveille / RFA - 1982
- Chambre 666 / RFA - 1982
- Paris Texas / RFA - 1984

*En présence de Wim Wenders,
Patrick Bauchau (acteur),
Lisa Kreuzer (actrice).*

En collaboration avec le Goethe Institut.

Cette rétrospective est un événement par l'importance et la personnalité du réalisateur ; Wim Wenders est aujourd'hui sans conteste un des cinéastes contemporains les plus importants. Rendu célèbre pour le grand public par son dernier film, «Paris, Texas» (Palme d'Or au Festival de Cannes, 1984), il a déjà réalisé, en quinze ans, onze longs métrages.

Si les termes d'auteur et d'œuvre ont un sens au cinéma, c'est sans doute à Wim Wenders qu'il conviennent le mieux. Car ce qui frappe au premier chef dans l'ensemble de sa production, c'est qu'elle témoigne d'une extraordinaire cohérence, à la fois thématique (le voyage, l'enfance, la relation au père, les interrogations sur le cinéma, le rapport entre l'Europe et l'Amérique) et esthétique (le noir et le blanc, le scénario ouvert, la musique, le goût du travelling et du plan large).

C'est aussi un événement par l'ampleur de la rétrospective : tous les films de Wim Wenders, y compris les films tournés pour les télévisions française et allemande et les courts métrages. La rétrospective permettra d'appréhender complètement l'univers d'un des grands cinéastes actuels, d'en suivre pas à pas l'évolution.

La Wallonie

C'est la toute première fois que seront projetés, en continuité, en Belgique, tous les films de Wim Wenders, y compris les films tournés pour la télévision et les courts métrages.

Mais cette manifestation, ce n'est pas seulement une projection complète de tous les films d'un réalisateur, c'est encore un colloque et la publication d'un livre, tous deux consacrés à Wim Wenders.

La Libre Belgique ■ J.R.

Miroirs de l'Allemagne, puis de l'Europe, et enfin de l'Amérique, les films de Wenders se sont succédés comme les phases d'une exploration intime des paysages et des corps contemporains. Au-delà des interrogations sur la fuite du sens, l'agonie du cinématographe et la survie en nous du sentiment d'enfance, Wenders a sans cesse tracé des trajectoires accompagnant et révélant le monde où il vit, où nous vivons.

Le Soir

Wim Wenders s'est fixé dans la modernité. Il a piégé l'homme dans ses refus de lui-même, dans la négation d'un état vital qu'il s'est fabriqué. Quant à son style, admirable, on le sent né d'une nécessité profonde - à l'opposé de tant de «manières» issues des modes d'aujourd'hui.

Constamment empreint de réserve, il se fait le témoin d'une sensibilité délicate mais pénétrante, qui va droit au cœur des choses sans jamais paraître insister.

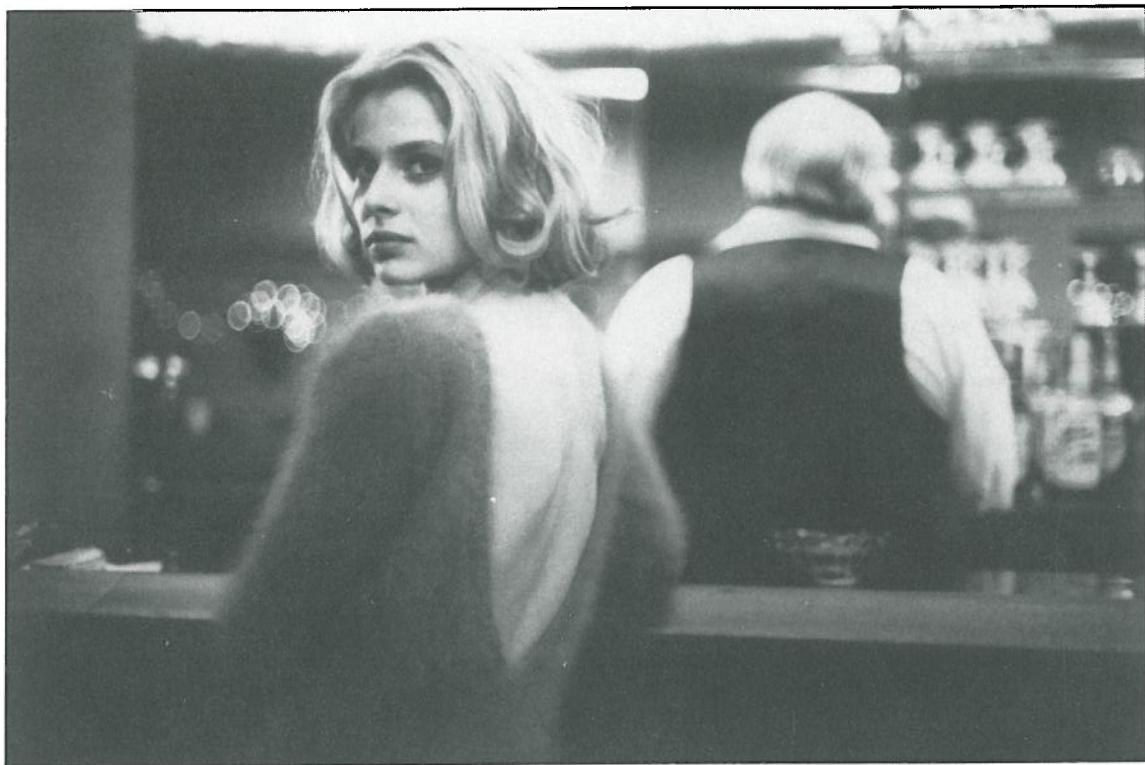
Cette fameuse caméra de Wenders a créé une beauté qui n'appartient qu'à elle avec cet art singulier de distendre les paysages, d'en capter des morceaux et de les transcender par la lumière... Avec cette façon bien à elle d'organiser le mouvement dans l'espace de l'écran... Et avec cette indépendance qui lui permet de découper le récit, de l'annihiler ci et là, de le reconstituer selon la «grammaire» wendersienne.

Last but not least : l'enfance, chère à Wenders... L'enfance étape sacrée, moment de vérité innée, vers lequel on se retournera quand on aura tout essayé ou bien quand on devinera qu'on essaiera tout en vain...

Le Jour ■ J. Materne

1984 fut pour Wim Wenders l'année d'une certaine consécration, cannoise bien sûr mais aussi et surtout populaire. Le phénomène Paris, Texas a débordé les cadres de la cinéphilie et du commerce opérant la rencontre des foules et du film dit «d'auteur». Suspect aux yeux de certains, miraculeux aux yeux de beaucoup d'autres, ce fait nous apparaît à la réflexion parfaitement logique. Rarement en effet œuvre cinématographique aura entretenu avec son époque et les êtres qui y vivent l'intense relation affective que provoque celle de Wenders. Miroirs de l'Allemagne puis de l'Europe et enfin de l'Amérique (notre Amérique, celle que les Américains souvent ne voient pas), les films se sont succédés comme les phases d'une exploration intime des paysages et des corps contemporains, parlant du cinéma comme on parlerait du cœur des hommes. Revoir ces films aux titres tous très beaux, c'est faire aujourd'hui le voyage d'une mémoire encore chaude, au fil d'images qui nous sont chères parce qu'elles sont admirables et sensuelles mais surtout parce qu'elles posent (souvent) les bonnes questions au juste moment. Au-delà des interrogations sur la fuite du sens, l'agonie du cinématographe et la survie en nous du sentiment d'enfance, Wenders a sans cesse tracé des trajectoires accompagnant et révélant le monde où il vit, où nous vivons. Voilà aussi pourquoi il nous paraît si proche et son cinéma déjà indispensable. De cela, la rencontre de Paris, Texas et du public n'est que l'expression la plus logique, la plus claire aussi. Sans doute n'est-ce encore qu'un commencement.

Visions ■ Louis Danvers



PARIS-TEXAS

Chronique en onze épisodes d'EDGARD REITZ

- L'appel du lointain
- Le centre du monde
- Un joyeux Noël
- L'autoroute
- Un retour pour rien
- Le front arrière
- Les soldats et l'amour
- Les Américains
- Le petit Herman
- Les années de fierté
- La fête des vivants et des morts

En collaboration avec le Goethe Institut et le C.C.A.C./Visions.

Heimat est un film humain, avec les égarements de la vie. Ce village, Schabbach, où il ne se passe rien -ou presque-, vivra le nazisme en marge : guerre, antisémitisme n'y arriveront que filtrés, assourdis par les forêts que Reitz filme admirablement, d'avions, et à des vitesses croissantes suivant les époques.

Visions ■ J.F.L.

Heimat, c'est l'anti-holocauste, un film non pas immoral, mais amoral. Et c'est pour cela qu'il marche. Qu'il fonctionne comme une psychanalyse rondement menée en quinze séances, devant le petit écran.

Il n'est pas exagéré de dire qu'au sortir de Heimat, l'Allemagne est différente. Non pas que les grands équilibres qui font fonctionner le pays s'en trouvent déstabilisés, bien au contraire, mais parce que le visage que reflète la glace matinale de chaque Allemand est maintenant un visage reconstruit, qui peut à nouveau s'exposer au regard de l'autre. Ce n'est pas deux, mais au moins trois Allemagne qui existent simultanément : celle mise en forme par Edgar Reitz, c'est-à-dire une République fédérale à qui Edgar Reitz a redonné le goût de dire «Nous», la RDA qui sait fort bien jouer son rôle de conservateur de l'âme prussienne et saxonne. Et une troisième, qui meurt doucement dans le souvenir de ceux qui furent forcés de la quitter. Celle-là attend son Edgar Reitz.

Nostalgie du passé ou réconciliation avec leur histoire ? Cette série joue pour les Allemands ces deux rôles à la fois. Sans doute Heimat comble-t-il un vide dans la culture allemande moderne, au moment où les milieux écologistes-alternatifs prônent un retour à la nature et à une vie plus humaine.

Libération ■ S.R.



HEIMAT

L'Homme qui filme plus vite que son image

- Le territoire / Portugal - 1981
- Le borgne / France - 1981
- Querelle de jardins / France - 1982
- Classification des plantes / France - 1982
- La ville des pirates / France/Portugal - 1983
- Ombres chinoises / France - 1983
- Voyage d'une main / France - 1984
- La présence réelle / France - 1984
- Point de fuite / France - 1984
- L'éveillé du Pont de l'Alma / France - 1985
- Les destins de Manoël / France/Portugal - 1985

En présence de Raul Ruiz.

En collaboration avec le Centre Culturel de la Communauté Française, le Botanique et l'Institut National de l'Audio-visuel (Paris). Avec l'aide de l'Ambassade de France.

- Empty Quarter, une femme en Afrique / France - 1985
- New York N.Y. / France - 1986

En présence de Raymond Depardon, à l'occasion de la parution du livre «Les fiancées de Saïgon».
En collaboration avec la Librairie Tropismes.

«On est confronté en regardant mon film à ce problème : quelle est la condition d'un homme quand il commence à tomber amoureux d'une femme ? Et c'est la chose la plus importante dans la vie, non ? Je voulais montrer la fixité, l'obsession du regard, le plaisir du regard.»

Le Soir ■ Luc Honorez

«Une femme en Afrique». Ce film rencontre une triple fascination, celle de la femme, de l'Afrique et de l'introspection. Superbe.



LA VILLE DES PIRATES

UNE FEMME EN AFRIQUE

- Héracles / RFA - 1962/65
- La défense sans pareil de la forteresse Deutschkreutz / RFA - 1967
- Scènes de vie / RFA - 1967
- Dernières paroles / RFA - 1967/68
- Mesures contre des fanatiques / RFA - 1968
- Fata Morgana / RFA - 1968/70
- Les nains aussi ont commencé petits / RFA - 1969/70
- Le pays du silence et des ténèbres / RFA - 1970/71
- Aguirre, la colère de Dieu / RFA - 1972
- La grande extase du sculpteur sur bois Steiner / RFA - 1973/74
- L'énigme de Kaspar Hauser / RFA - 1974
- How much wood would a woodchuck chuck / RFA - 1975/76
- La soufrière / RFA - 1976
- Cœur de verre / RFA - 1976
- La ballade de Bruno / RFA - 1976/77
- Woyzeck / RFA - 1978
- Nosferatu, fantôme de la nuit / RFA - 1978
- Fizcarraldo / RFA - 1983
- Le pays où rêvent les fourmis vertes / RFA - 1984
- La ballade du petit soldat / RFA - 1984
- Gasherbrum, la Montagne ensoleillée / RFA - 1984

En présence de Werner Herzog. En collaboration avec le Goethe Institut.

Pour Herzog faire un film est à la fois une pensée et un mouvement. Après avoir conçu son histoire, il doit la vivre dans sa peau, franchir des obstacles aussi grands que ceux qu'il dresse devant ses personnages. Fitz Carraldo (Klaus Kinski) fait remonter un fleuve par son bateau et Herzog, dans une alchimie qui le mélange à la fois avec le héros rêvé et la nature telle qu'elle est, doit accomplir le même effort pour que son imaginaire éclate réellement sur l'écran.

Cinéaste de l'utopie grandiose comme un opéra, proche d'écrivains comme Kleist, Holderlin et Büchner, Herzog déclarera, à l'occasion de la sortie de Nosferatu : «La nature crée chez moi une sorte de transe, une espèce de génie. Je filme des paysages réels et ils deviennent des paysages issus de mon imagination, de mes rêves».

Le Soir ■ Luc Honorez

Werner Herzog, personnalité maîtresse du nouveau cinéma allemand.

La Libre Belgique

Herzog : un grand nom et peut-être la personnalité maîtresse du nouveau cinéma allemand, dont l'intéressé nie modestement être le chef de file, se considérant comme une «énergie» parmi d'autres, toutes ayant contribué à faire de la nouvelle école l'une des premières du monde.

Herzog : le réalisateur de «Aguirre ou la Colère de Dieu», «L'Enigme de Gaspar Hauser», «La ballade de Bruno», «Le pays où rêvent les fourmis vertes» - son dernier film dont il y a peu de chances qu'il fasse l'objet d'une carrière régulière sur nos écrans. Autant d'œuvres qui posent sur le monde un regard angoissé et démesuré, à travers lequel peut se lire, en filigrane, une critique acerbe de notre société, déployée infailliblement en une aventure humaine.

C'est à ce moraliste inquiet, à ce cinéaste à la fois notoire et marginal, que le Goethe Institut de Bruxelles vient de consacrer une rétrospective complète d'une œuvre englobant courts, moyens et longs métrages.

«Le cinéma me paraît, de tous les arts, celui où peut le mieux s'immiscer et croître la spiritualité. Tous les hommes possèdent une faculté que je qualifie d'«hypnotique», mais c'est, j'en suis convaincu, le cinéma qui la transmet le mieux. On ne saurait nier qu'il existe un lien fort et immédiat entre le spectateur d'un film et les personnages ou les acteurs de ce film». «La vitalité et l'imaginaire que possède, en puissance, le cinéma, ne s'accommodent pas de la connaissance abstraite». «Le cinéma a contribué sans aucun doute à l'élargissement de notre vision du monde. Il a accompli une révolution qu'avait amorcée la peinture».

La Libre Belgique ■ Théodore Louis



L'ENIGME DE KASPAR HAUSER

FITZCARALDO

- La complainte du sentier (trilogie) avec :
 - Pather Panchali / SATYAJIT RAY - 1955
 - Aparajito / SATYAJIT RAY - 1956
 - Le monde d'Apu / SATYAJIT RAY - 1959
- La déesse / SATYAJIT RAY - 1960
- Tonnerre lointain / SATYAJIT RAY - 1973
- Les joueurs d'échecs / SATYAJIT RAY - 1977
- La maison et le monde / SATYAJIT RAY - 1984
- Assoiffé / GURU DUTT - 1957
- Fleurs de papier / GURU DUTT - 1959
- Bhumika / SHYAM BENEGAL - 1976
- Chakra / RABINDRA SHARAMARAJ - 1980
- Aakrosh / GOVIND NIHALANI - 1980
- 36 Chowringhee Lane / APARNA SEN - 1981
- Gharaonda / BHIMSAIN

En collaboration avec l'Ambassade de l'Inde.

Si «La maison et le Monde» n'atteint pas au niveau des grands films du cinéaste indien, ce n'en est pas moins une œuvre intéressante, nettement supérieure à la production de série par son raffinement comme par sa noblesse. Qualités devenues rarissimes dans le cinéma occidental dont le mercantilisme et la bassesse ont atteint des proportions dont nous n'avons même plus conscience. Les «discussions d'idées» qui fondent et alourdissent parfois les dialogues sont presque toujours enracinées dans la sensibilité et les sentiments des personnages et font corps avec les émotions qu'elles suscitent.

Ajoutons que la musique, due, comme celle de plusieurs films de Ray, au réalisateur lui-même, joue un rôle essentiel dans les qualités d'atmosphère de «La maison et le monde» ; atmosphère à laquelle concourent une mise en scène et des éclairages attentifs à magnifier les visages et les décors. Et la présence aussi discrète que rayonnante, des trois principaux interprètes se fond dans ces vertus intimistes.

La Libre Belgique ■ Théodore Louis

«La Maison et le monde»

Quand Satyajit tourne son regard vers le passé de l'Inde, il n'est jamais question de nostalgie gratuite ni de démonstration à l'usage des générations présentes. Dans ces mondes raréfiés qu'il arrache à l'oubli, l'auteur de «Pather Panchali», du «Salon de musique», de «Charulata» et des «Joueurs d'échecs» insuffle aux personnages une vie stupéfiante et colore les lieux d'émotions profondes. Il attrape au passage cette perle que renferme la mémoire des années révolues et dont tout son art appelle la mise au jour : le sentiment précis des choses telles qu'elles étaient, dans une suspension où le temps passe sans que personne ne songe une seule fois à compter les minutes. Fasciné par les moments de transformation, d'évolution, de changement social ou moral, Ray les évoque avec une sensualité qui toujours fait rimer histoire et désir, mouvement collectif et trajectoire privée des êtres pris dans le cadre de sa caméra.

Le Vif-L'Express ■ Louis Danvers



LA MAISON ET LE MONDE

Décentralisation du Festival de Biarritz

- Werther / PILAR MINO - Espagne - 1986
- 27 Horas / MONTXCO ARMENDARIZ - Espagne/Pays Basque - 1986
- Miss Mary / MARIA LUISA BEMBERG - Argentine - 1986
- A moura encantada / MANOEL COSTA E SILVA - Portugal - 1986
- Tiempo de morir / JORGE ALI TRIANA - Colombie/Cuba - 1985
- Malabrigo / ALBERTO DURANT - Pérou - 1986
- La película del Rey / CARLOS SORIN - Argentine - 1986
- Manon / ROMAN CHALBAUD - Vénézuéla - 1986
- La gran fiesta / MARCOS ZURINAGA - Puerto Rico - 1986
- O Homen da capa preta / SERGIO REZENDE - Brésil - 1985

En collaboration avec le S.E.U.L.

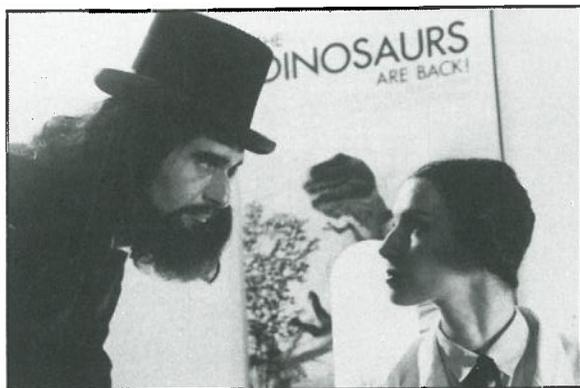
Avec l'aide des Ambassades d'Espagne, de la Colombie et du Vénézuéla.

En présence de Guy Braucourt, délégué général du Festival de Biarritz et de Pilar Miro.

- Se permuta / JUAN CARLOS TOBIO REY - 1984
- Polvo Rojo / JESUS DIAZ - 1983
- Lejanía / JESUS DIAZ - 1985
- A veces miro mi vida / ORLANDO ROJAS - 1982
- Una novia para David / ORLANDO ROJAS - 1985
- Cecilia / HUMBERTO SOLAS - 1982
- Hasta cierto punto / TOMAS GUTIERREZ ALEA - 1983
- Placido / SERGIO GIRAL RÍVAS - 1986
- Vampiros en La Havana / JUAN PADRON - 1985
- Dos pajaros tirandole a la escopeta / ROLANDO DIAZ RODRIGUEZ - 1985

En présence de Humberto Solas.

En collaboration avec l'Ambassade de Cuba et le Centre Culturel de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, le Botanique.



LA PELICULA DEL REY

SE PERMUTA

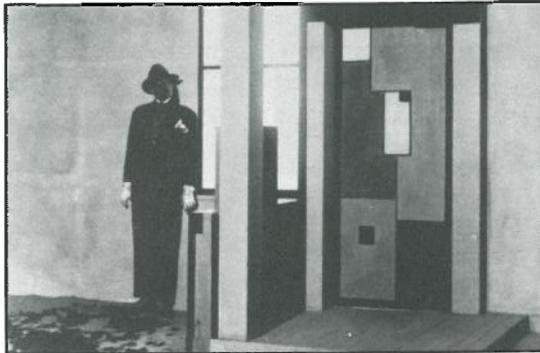
- Les mystères du Château du Dé / MAN RAY - France - 1928
- Des fantômes de nos actions passées / MARIANNE VISIER - France - 1986
- L'inhumaine / MARCEL L'HERBIER - 1923

En collaboration avec la Fondation pour l'Architecture et le Botanique.

Le mérite de Mallet-Stevens, c'est d'avoir introduit au cinéma dans «L'Inhumaine» de Marc l'Herbier, puis dans «Vertige» du même auteur, la véritable architecture moderne de son époque. L'apport de Mallet-Stevens se mesure aussi sur le plan technique dans la construction des décors. Ils sont conçus de façon à permettre aux acteurs d'évoluer avec aisance dans l'espace et tiennent compte des divers mouvements de la caméra, déterminés à l'avance.

Le Soir ■ M. Dz

- Dieu ne croit plus en nous / Autriche - 1981
- Santa-Fé / Autriche - 1985
- Welcome in Vienna / Autriche - 1986



L'INHUMAINE

SANTA FE

DIEU NE CROIT PLUS EN NOUS

WELCOME IN VIENNA

DEPARDON, REPORTER D'AMOUR

Trois films de Amos Gitai.
House-Wadi-Journal de Campagne

Raul Ruiz
l'homme qui filme
plus vite que son image

Werner Herzog
Feticula

WERNER HERZOG
POLOGNE 82
ANDREJEW/SZULKIN

CINÉDIT

CINÉDIT 10 rue des Palais - 1210 BRUXELLES

WIM WENDERS
INTEGRALE

MADE IN JAPAN

PAUL VECCHIALI
(œuvre intégrale)

PASSAGE TO INDIA

HEIMAT

Puros Mexicanos

ROBBE DE HERT
JOHAN VAN DER KEUKEN
FRANS VAN DER STAAK

SKOLIMOWSKI
JERSY

CINEMA DE FRANCE
Depardon • Guérin • Hanoun • Gatti
Kramer • Mitterrand

NUITS DE CHINE

LOS ANGELES,
D'AUTRES IMAGES

CUBA CINEMA

WERNER
SCHROETER



200FB

AVEC L'AIDE DU MINISTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE ET DE LA COMMISSION FRANÇAISE DE LA CULTURE DE L'AGGLOMÉRATION DE BRUXELLES

LEZARD GRAPHIQUE ♦ JEAN-PIERRE DUBRAY ♦ 02/649.63.62
Impr. Services MILO ■ 02/647.46.24

© *CINÉDIT*. Septembre 87

■
Pour recevoir
gratuitement
le périodique-programme

■
Pour bénéficier
de réductions
à toutes nos manifestations

FAITES-VOUS
MEMBRE
CINÉDIT

... en renvoyant le formulaire d'inscription ci-
et en virant la somme de **200FB**
au compte n° **210-0641385-73**,
votre carte de membre adhérent
vous parviendra dans les plus brefs délais

Qu'est-ce que
le Cinéma?

ARENBERG
GALERIES

ACTOR'S
STUDIO

